

papiers collés

Dans un petit prospectus permettant de commander les ouvrages de la série *The History of Men's Magazines*, les éditions Taschen préviennent qu'en raison de leur contenu,

certains volumes ne pourront figurer sur les étagères habituels des librairies. Comme si, finalement, à l'heure d'Internet, du porno chic, du cul étalé complaisamment sous toutes les formes de supports, le charme ultime serait de revenir à cet esprit originel des revues masculines vendues sous le comptoir, transportées sous le manteau et reluquées sous les couvertures. C'est précisément cette prodigieuse histoire de "sous" que s'emploie à nous raconter Dian Hanson à travers cette somme impressionnante de quatre livres abondamment illustrés que devraient venir compléter deux autres volumes prévus pour l'hiver prochain.

Pour l'heure, la saga débute en 1900 et s'achève aux années 60, en attendant (de main ferme) les années 70 qui en constituent l'âge d'or en même temps que l'inexorable déclin, concurrence de la vidéo oblige. En sa qualité d'historienne du porno, l'Américaine Dian Hanson est une multirécidiviste puisqu'elle fut la rédactrice en chef d'une des plus célèbres revues fétichistes, *Leg Show*, après avoir testé des godemichés et dirigé des sessions photo pour un magazine hétéro-beauf, *The Juggs*. Pour Taschen, elle a

d'abord réalisé un ouvrage sur le naturalisme avant de s'attaquer à l'herculéenne entreprise qui nous intéresse ici, collectant pendant des années sur eBay les rares exemplaires sauvegardés de ces revues, officielles ou clandestines, qui transformèrent des générations successives de maîtres en loups de Tex Avery.

Plus qu'un panorama confus de polissonneries plus ou moins affriolantes, c'est en creux une véritable histoire dans l'Histoire qui est dessinée au travers de ces

magazines qui servirent souvent d'outils à la propagande de certains régimes, exaltant la beauté des corps "nationaux", ou constituèrent, au contraire, les premières lignes visibles d'une résistance à l'oppression. Ainsi, durant la montée du nazisme, des revues nudistes exhibaient des couples blonds, prônant la régénération aryenne ; le

On suit, au fil de la lecture, les allers-retours incessants entre la permissivité et le serrage de kiki, toujours selon le contexte géopolitique du moment.

magazine *Sport nu* allait même jusqu'à s'autodéfinir comme "le journal illustré de la théorie et de la praxis d'un développement au travers du sport", par opposition au Berlin "dégénéré" des intellectuels et des artistes. Durant la guerre, de l'autre côté des fusils, les pin-up eurent en revanche la lourde mission de remonter le moral – et pas

que le moral – des GI. Plus tard, la nudité fut l'emblème saillant de la contre-culture pacifiste, idéalisant le mode de vie contestataire des hippies.

Des histoires comme celles-ci, liées les unes aux autres dans un étourdissant ballet qui traverse le siècle, ces beaux livres en racontent beaucoup, même si l'œil s'attachera évidemment en premier lieu aux images. On apprend ainsi que la France fut à l'avant-garde de la photographie de nus, que les premiers seins

Ils ont servi d'outils de propagande pendant le nazisme ou d'antidotes contre les tabous, de tremplin pour le cinéma et d'exutoire pour les fétichistes du nibard : l'histoire des *men's magazines* dessine en creux celle du siècle.

Par Christophe Conte

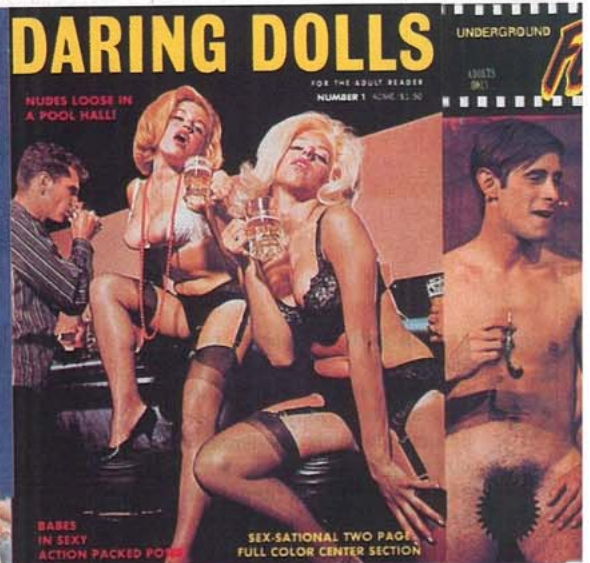
pointèrent chez nous dès 1880 alors qu'il faudra attendre 1958 pour qu'un balconnet américain ne daigne libérer son opulente riveraine.

"Les deux premiers volumes retracent l'histoire du combat entre la luxure et les tabous", prévient Dian Hanson, qui s'attache ainsi à démontrer (et à montrer) comment les apprentis pornographes usèrent d'astuces pour contourner les diverses lois interdisant de montrer des femmes déshabillées. Le plus drôle, et le plus faux-cul, consistait à publier des images prétendument destinées à des artistes désirant dessiner des nus et n'ayant pas les moyens de se payer des modèles. De telles publications, montrant donc des corps entièrement nus, fleurissaient dans les années 20. L'un d'entre eux prétend s'adresser exclusivement aux "étudiants en art sérieux". Ben voyons... Bien avant ça, lorsque les techniques de la photo furent enfin au point, vers les années 1860 – les sixties de l'époque –, les premières intrigantes firent leur apparition devant les objectifs.

Mais c'est trente ans plus tard, avec l'invention de la pâte à papier, que commencèrent réellement à se développer quelques rares publications pour les élites, suivies de près par des ouvrages bien moins luxueux destinés à distraire >>>

gros plan

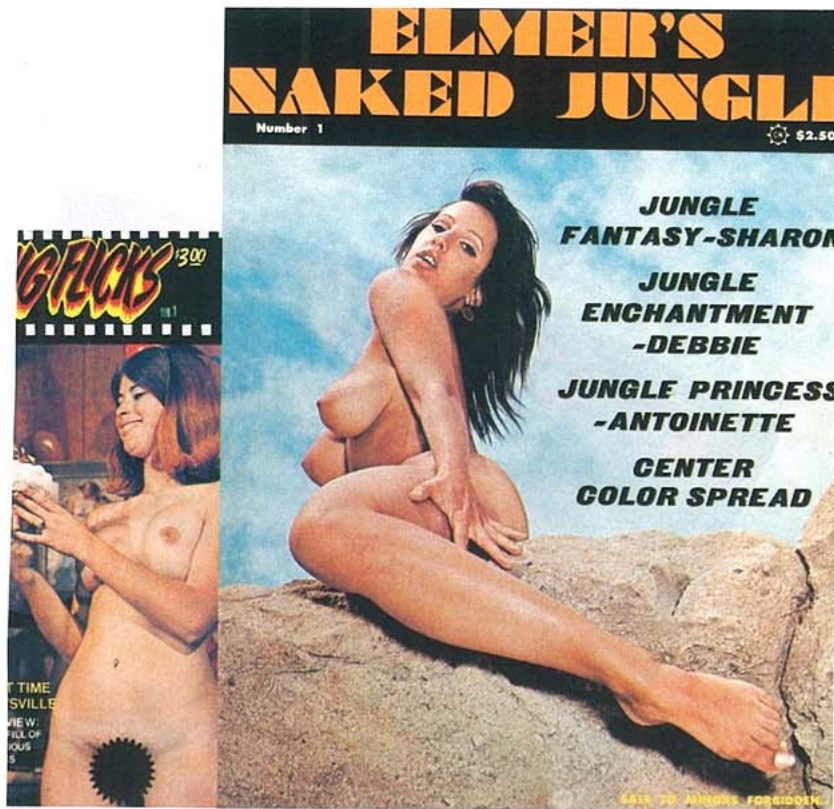
L'histoire des magazines masculins



» après le labeur les premiers ouvriers de la révolution industrielle. On invente ainsi un papier bon marché à base de pulpe de bois, d'où provient l'expression "pulp" qui servira à qualifier ces revues populaires que Tarantino, un siècle plus tard, contribuera à rendre "so chic". Les premiers magazines en provenance de France sont en fait des programmes de cabaret proposant des danseuses en tenue aussi légère que leur vertu. Pendant ce temps, les Américains dénoncent, à grand renfort de thèses médicales fantaisistes, les dangers de la masturbation, imités par les Anglais, les Allemands, même si, en Autriche, un certain Sigmund sème le trouble en prétendant que la frustration sexuelle engendre des troubles bien plus aigus. La représentation érotique parvient ainsi à se glisser dans l'interstice qui sépare les questions de santé et celles du plaisir, les magazines nudistes permettant cette jonction pour

le moins fragile entre les corps "déssexués" et la fantasmagorie toujours galopante des foules occidentales. Dans ces ouvrages, rien n'est oublié, ni les diverses publications "de genre" (policier, aventure) qui ouvrent quelques fenêtres sur des images prudemment licencieuses, ni la floraison des comic books, dans les années 20 et 30, qui permettent, cette fois par le truchement du dessin, une représentation frontale de l'acte sexuel. Parmi ces ouvrages grivois, on tombe, éberlué, sur une couverture représentant Danielle Darrieux, archétype de la Parisienne libérée pour les Américains qui, à l'époque, revenaient de la Grande Guerre avec des images du Gai Paris plein les pupilles. On suit ainsi, au

fil de la lecture, les allers-retours incessants entre la permissivité et le serrage de kiki, toujours selon le contexte géopolitique du moment. A l'hédonisme de l'après-14-18 succède le retour de bâton et le bromure de la Grande Dépression. En France, après la Seconde Guerre mondiale, un magazine rafle toute la mise, il s'agit de Paris Hollywood, lancé en 1946 et qui, sous le prétexte de parler de cinéma, exhibe des filles dévêtues qui ne sont pas le moins du monde actrices. Mais, en 1950, à la demande de certaines municipalités



ayant leur pudeur, le journal est retiré des kiosques pour rejoindre la clandestinité des dessous de comptoir, ce qui le rend encore plus attirant aux yeux des (a)mateurs. Les cinéastes de la Nouvelle Vague, souvent, payeront leur tribut aux premiers émois conjugués de l'image et du sexe que *Paris Hollywood* leur procura. Car la belle trouvaille de *Paris Hollywood* consistait en une feuille de soie appliquée sur les photos, sur laquelle étaient dessinés des habits, et qu'il fallait effeuiller soi-même pour découvrir l'objet du désir.

Tout ceci, évidemment, semble soudain bien désuet lorsqu'en 1953 Huges Hefner lance *Playboy* par réaction à l'ensemble de la presse de charme qui ne montre que des stripteaseuses professionnelles. Hefner, garçon au QI de génie (152), laissera de côté le "i" (comme inhibition) pour se concentrer sur le cul, même si les premiers numéros de *Playboy* n'en montrent guère. Dans l'édito du premier numéro, il définit ainsi la philosophie de toute une époque que son journal contribuera à coucher sur papier : "Nous aimons préparer des cocktails et un hors-d'œuvre ou deux, mettre de la musique d'ambiance sur le phonographe et inviter une amie pour une conversation intime sur Picasso, Nietzsche, le sexe..." Bref, une vie smart, "easy-listening", saupoudrée par quelques pincées de culture et pimentée par du cul élégant. Hefner prend ainsi le parti de dévoiler des étudiantes, des femmes au foyer, des "filles d'à-côté" d'une Amérique prospère, opulente et multiraciale, même si le stéréotype de la playmate siliconée et coiffée comme un caniche gold prendra vite le pas sur toute autre forme de beauté plus sauvage. En

1960, il se vendra plus d'un million d'exemplaires par mois du magazine, en 1970, sept millions, même si un concurrent agressif, *Penthouse*, ne tarde pas à faire tomber le dernier tabou en montrant pour la première fois dans une publication officielle, en 1971, des poils pubiens.

Au départ, *Playboy* était un antidote avéré au maccarthysme et à la paranoïa de la guerre froide. Il avait pour principaux concurrents de l'ombre des *Digests*, magazines proposant dans un format de poche des articles sensationnalistes, des extraits de livres de gare et des photos de filles, qui sont un peu les ancêtres pulp de *FHM*. Leur succéderont les "Slicks", publications montrant une image de l'Amérique moins ripolinée que celle de *Playboy*, avec des photos de prostituées prises dans des motels borgnes, et visant à satisfaire la libido toujours plus exigeante des masses populaires.

Dans le quatrième volume de la série *men's magazines*, consacré aux publications clandestines des années 60, les images sont servies plus crues, laissant libre cours aux déviances diverses et à toute la galaxie underground de Russ Meyer et autres fétichistes du nibard, du latex ou du talon aiguille. Meyer participe également à l'aventure furtive de *Duke*, un *Playboy* destiné aux Noirs et auquel contribuèrent également des écrivains comme Chester Himes, qui militait pour l'égalité des droits civiques, des salaires, mais aussi du plaisir de la chair et du matage de meules. Des livres d'histoire, on vous dit ! ||

The History of Men's Magazines de Dian Hanson, vol. I-IV, Taschen.